



*Traductions, traductrices et femmes (re)traduites :  
la place des sources, Panchón Hidalgo, Marian (dir.).*

**María Eugenia Ghirimoldi**

Universidad Nacional de La Plata, Argentine  
Universitat Jaume I de Castellón de la Plana, Espagne  
ghirimoldi.mae@gmail.com  
<https://orcid.org/0000-0002-0882-2426>

*Traductions, traductrices et femmes (re) traduites : la place des sources.* Panchón Hidalgo, Marian. (dir.) 2024. Les Cahiers d'Allhis. Éditions Chemins de Traverse.



Cet ouvrage, dirigé par Marian Panchón Hidalgo, est le produit des réflexions sur les études de genre et les sources, tout en intégrant celles de l'histoire de la traduction, dans le cadre de la Structure fédérative de recherche ALLHis (approches littéraires, linguistiques et historiques des sources). À partir des années 1970 se développent des études féministes qui ont enrichi l'histoire de la traduction portant sur les femmes traduites et les traductrices. L'intention de ce travail est de sauver de l'oubli les œuvres d'autrices et des traductrices exclues ou méprisées ayant recours aux re (s)-sources archivistiques sur les œuvres et traduction, re (s)-sources journalistiques, re (s)-sources littéraires. On y trouvera dix chapitres allant du XVIII<sup>e</sup> au XXI<sup>e</sup> siècle.

Le parcours commence de la main de Danielle Thien, de l'Université de Genève, avec « La première traductrice italienne de Shakespeare : Giustina Renier Michiel et le rôle de sa traduction d'*Othello* en tant que produit et médiatrice de la traduction indirecte ». La traductrice (1755-1832) reste anonyme dans les volumes traduits et cet article en explore les raisons. Dès l'introduction qui accompagne sa traduction, Renier Michiel met en avant la question du genre pour revendiquer son statut de traductrice. Son originalité devient sujet de discussion parce qu'elle reproduit les idées

exprimées par Pierre Le Tourneur, le deuxième traducteur français de Shakespeare qui jouissait d'un grand succès. Puis, Thien révisé les accusations portant sur Renier Michiel concernant son incapacité de traduire de manière autonome et d'avoir profité de l'aide de son amie Melchiorre Cesarotti, et même de considérer ses traductions comme indirectes, réalisées à partir de la traduction au français de Le Tourneur. À l'époque, le français fonctionnait souvent comme pont entre l'anglais et l'italien. Ce n'est qu'au XXI<sup>e</sup> siècle que les critiques valorisent le travail de la traductrice vénitienne, à partir de l'étude de la correspondance avec Cesarotti où on peut constater son autonomie et le fait qu'elle a dû consulter la version anglaise. Ensuite, Thien se propose de mettre en cause la supposée mauvaise qualité des traductions de Renier Michiel. Pour ce faire, au moyen de la comparaison textuelle, elle examine de manière détaillée la traduction d'*Othello* pour démontrer qu'elle a servi, à son tour, de traduction intermédiaire pour la traduction italienne de Michele Leoni et pour la traduction italienne d'une adaptation française de Jean-François Ducis publiée en 1800 par Celestino Massucco.

On continue le chemin avec Galyna Dranenko et Valeriia Kovalenko, de l'Université de Lorraine et de l'Université nationale Yuriy Fedkovych d'Ukraine, dans la « Question des re (s)-sources en traduction : le cas des traductrices ukrainiennes de classiques français (Flaubert, Maupassant, Zola) ». Les autrices explorent les traductions littéraires en Ukraine, en particulier des classiques français, à la fin du XIX<sup>e</sup> et début du XX<sup>e</sup> siècle. Dans l'empire austro-hongrois la traduction des littératures étrangères servait à l'émancipation nationale et culturelle du peuple ukrainien, où régnaient la censure et la répression. Dranenko et Kovalenko se proposent de faire connaître les traductrices oubliées du français en ukrainien d'avant la Seconde Guerre mondiale. Ces traductrices participent activement dans les luttes sociales, démocratiques et révolutionnaires, même si leur reconnaissance est liée au fait d'être « des femmes de ». Parmi elles, on cite Nadiya Kybaltchytch, Olha Rochkevych et Mariya Hrouchevs'ka, traductrices des auteurs français pour qui la traduction leur permettait de se trouver un métier et acquérir une indépendance matérielle. À l'époque, les conditions de travail sont très désavantageuses pour les femmes et celles de la femme-écrivaine restent très marginales dans un contexte éditorial

dominé par les hommes. Même si le métier de traductrice était peu reconnu et inférieur à celui d'écrivaine, les Ukrainiennes ont joué un rôle fondamental dans la construction de la langue nationale.

Faisant un tour vers la traduction en français de la littérature hispanique, Cécile Fourrel de Frettes, de l'Université Sorbonne Paris Nord, nous invite à (re) connaître la traductrice, Renée Lafont (1877-1936), paradoxalement peu étudiée, qui a contribué significativement à la diffusion des écrivains espagnols et hispano-américains dans le premier tiers du XX<sup>e</sup> siècle. Fourrel de Frettes signale que les sources consultées proviennent notamment d'hommes écrivains, journalistes ou critiques et que les informations peuvent être biaisées par les stéréotypes de genre. C'est pourquoi l'article se propose de fouiller dans d'autres sources documentaires qui laissent entendre la voix de Lafont : des missives rédigées par elle-même et conservées par ses destinataires. On y apprend qu'elle a été non seulement une traductrice prolifique et une autrice peu connue, mais aussi une grande médiatrice culturelle qui aida plusieurs auteurs à se faire publier, pour combler des aspirations littéraires et financières.

Ensuite nous tombons sur l'article de Juan Carillo Del Salz, de l'Université autonome de Barcelone, « Des femmes de lettres : Willa Cather et ses traductrices françaises entre 1938 et 1947 ». Autrice de renommée aux États Unis au début du XX<sup>e</sup> siècle, Willa Cather (1873-1947) gagne le lectorat français dans les dernières décennies. Carillo del Salz examine les relations entre Cather et les traductrices françaises entre 1938 et 1947 et sa réception en France. Des sources épistolaires ont été consultées pour trouver des informations sur les processus de traduction, comme dans les lettres échangées entre Cather et son agent et éditeur Aldred A. Knopf, où l'autrice exprime ses opinions par rapport aux traductions et aux traducteurs et traductrices de ses œuvres. Finalement, on offrira une étude de cas du texte anglais de *Death Comes for the Archbishop* et de sa traduction française par Marie-Christine Carel qui suivra de près les conseils de Cather. Cette analyse microtextuelle comparée se propose d'identifier l'influence de l'écrivaine dans les choix de traduction en français. Les recherches documentaires menées par Carillo Del Salz mettent en relief

la ferme position d'une écrivaine qui exerce son agentivité comme autrice dans les processus d'édition et de traduction de ses textes.

Le cinquième chapitre de María Julia Zaparart, de l'Université nationale de La Plata (Argentine), « La construcion de la posture de la traductrice : Estela Canto traduit Violette Leduc », nous transporte à la traduction en espagnol d'une autrice reconnue dans les cercles littéraires parisiens de l'après-guerre, par une traductrice argentine appartenant au cercle de la revue *Sur*, dirigée par Victoria Ocampo. Suivant la notion de la présentation de soi de Jérôme Meimoz, Zaparart envisage l'analyse de la construction de la posture de traductrice d'Estela Canto (1915-1994) dans *La locura ante todo*, publié dans Sudamericana en 1973. Elle explore d'abord le contexte de production et puis les prises de position de la traductrice dans une dimension contextuelle et une dimension textuelle dans le but de mesurer les effets du travail de traduction sur la réception de Violette Leduc dans les années 1970 en Argentine. Malgré le grand labeur comme traductrice de Canto et sa contribution à la diffusion de la littérature traduite en Argentine, elle est restée dans l'oubli, ce qui implique un accès restreint aux paratextes se référant à ses traductions. Dans ces textes Canto se présente comme une femme indépendante qui traduit pour gagner sa vie. Zaparart montre grâce à son analyse de la dimension textuelle que la posture de traductrice se rapproche des conceptions de la traduction de l'âge d'or de l'édition en Argentine, entre 1930 et 1950, marquée par une « visée éthique » dans les termes de Berman, qui accueille « l'étrangeté de l'œuvre étrangère ».

Dans « Laure Guille-Bataillon et la retraduction des nouvelles de Julio Cortázar : quelle *évolution* de la traduction en France ? », Manuel Macera Fumis, de l'Université CY Cergy Paris et Université Paris 8, explore le projet de retraduction conçu par la traductrice attitrée de Cortázar, qui se proposait de réfléchir sur l'évolution des modes de traduction en France. Macera Fumis illustre les raisons pour lesquelles Guille-Bataillon (1928-1990) décide de réviser ses traductions des nouvelles réalisées entre les années 1950 et 1960 sous l'influence de l'éditeur et traducteur Roger Caillois. Puis l'auteur de l'article offre une analyse divisée en quatre sections : la ponctuation, la clarification, les coupures et les localismes. Ces phénomènes font référence aux aspects qui ont été l'objet de modification par rapport aux premières traductions, que la retraduction a

voulu restituer en s'approchant du texte source. La traductrice, comme le signale Macera Fumis, identifie l'évolution des manières de traduire en France à un plus grand rapprochement vers la façon dont l'auteur aurait voulu que son œuvre soit traduite.

Le septième article est présenté par Ana María Gentile, de l'Université de La Plata, avec « Les re (s)-sources dans la poésie féministe de Nicole Brossard : la traduction d'*Installations (avec et sans pronoms)* en espagnol ». Gentile se consacre à l'analyse de l'un des recueils de poèmes de l'écrivaine québécoise publié en 1989 et traduit en espagnol par l'écrivaine argentine et mexicaine Mónica Mansour en 1997. On présente d'abord le contexte culturel du Québec des années 1960 et 1990, où l'écriture féministe atteint son apogée, ainsi que les sources de l'écriture lyrique de Brossard, pour se pencher enfin sur la problématique de la traduction en espagnol à l'heure de reproduire la langue déconstruite de l'écriture féministe brossardienne. Gentile offre ses observations sur les poèmes parus dans une édition bilingue par rapport aux stratégies caractéristiques d'une éthique féministe. On souligne l'intervention sur la langue pour refléter en espagnol la déconstruction du langage lié à la femme. Dans les mots de Berman et comme le démontre Gentile, le travail du traducteur dans ce type de texte devient une véritable expérience de traduction.

Notre lecture continue de la main de Lucie Spezzatti, de l'Université de Genève, avec « L'envers de la traduction : approche génétique des archives de la traductrice littéraire Lise Chapuis », qui contribue à mettre en valeur les archives de traductrices, en particulier les dossiers génétiques, comme une véritable re (s)-source pour étudier l'envers du texte : les processus de traduction, les recherches, les interactions avec d'autres agents. Lise Chapuis fut la première traductrice française de l'écrivain italien Antonio Tabucchi (1943-2012) et cette étude porte sur la traduction du roman *Le Petit Navire (Il piccolo naviglio)*, 1978, publié en 1999. Spezzatti commence en analysant la notion d'archive et les choix biaisés de conservation qui aident à invisibiliser les archives de traductrices, puis elle explique la démarche traductologique de la génétique des traductions qui vise la collecte d'informations sur le processus de traduction de manière objective, à partir des documents tels que brouillons, feuilles de note,

tapuscrits annotés, correspondances, etc. L'article offre finalement une analyse génétique d'un extrait des archives de Lise Chapuis sur l'incipit du *Petit Navire*. Le dossier génétique est constitué des documents que la traductrice a conservés chez elle : trois tapuscrits annotés, de feuillets blancs annotés, un carnet avec des recherches effectuées, le texte source photocopié et annoté, et deux lettres échangées avec l'éditeur. Cette étude montre les découvertes réalisées à partir de l'accès aux archives d'une traductrice qui ont permis d'apprécier l'envers du texte qui se cache derrière une version publiée.

Le neuvième article appartient à Simona Pollicino, de l'Université Roma Tre, intitulé « Paroles de femmes, femmes de paroles : Valérie Rouzeau et Sylvia Plath, ou traduire la poésie comme l'écrire ». On présente le cas de Sylvia Plath (1932-1963), poète de langue anglaise, chez qui l'écriture est un moyen de survie et de refus des modèles sociaux imposés, et sa traductrice, la poète Valérie Rouzeau (née en 1967 en Bourgogne), chez qui la traduction aspire à restituer le rythme de l'original. Le propos de Pollicino est de démontrer, au moyen des ressources telles que les poèmes, les journaux, la correspondance, etc., que l'acte de traduire et celui d'écrire visent à surmonter un obstacle. Ainsi, Pollicino analyse minutieusement « l'écriture du corps » de quelques poèmes de Plath et la traduction française où Rouzeau s'engage totalement, dont les mots rattrapent leur vitalité originelle.

La dernière contribution appartient à Sara Manuela Cacioppo, de l'Université de Palerme, « Dire le désir : enjeux féministes dans la traduction italienne de *Thérèse et Isabelle* ». Cette étude se concentre sur un roman controversé de l'écrivaine française Violette Leduc (1907-1972), une pionnière de l'écriture féministe. Cacioppo analyse la traduction italienne de 2022 d'Adriano Spatola et de Laura Cimenti. En premier lieu, l'analyse textuelle exhibe le travail sur la langue pour dire le désir de la femme. Deuxièmement, l'autrice de l'article examine de manière contrastive les couvertures et les stratégies traductives féministes qui évoquent celles décrites par Luise Von Flotow en 1991. Cacioppo montre la manière dont les traducteurs libèrent la voix intime de la femme et témoignent du but politique de la traduction.

Pour finir, nous célébrons la publication de ces contributions dont nous encourageons vivement la lecture. Ce volume, comme nous l'avons avancé plus haut, met à l'honneur les femmes écrivaines, les femmes traductrices et les femmes (re) traduites, pour les sortir de l'oubli et exprimer notre reconnaissance envers leur travail, grâce aux re (s)-sources qui enrichissent l'histoire de la traduction et les études de genre.



© *Synergies Argentine*, n° 10, Année 2026.

Revue du GERFLINT.

ARK : <https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb42690052w>

Bibliothèque nationale de France. Août 2026 -

<https://gerflint.com>

<https://gerflint.com/synergies-argentine>

[synergies.argentine@gmail.com](mailto:synergies.argentine@gmail.com)

